

FLEUR DE SAISON : VISCUM ALBUM



En ce début d'année, quelle autre plante pourrait, mieux que le **Gui**, être candidate à cette petite rubrique de la Mignonne ? Et, non seulement c'est la fleur du Nouvel An, mais, en plus, elle vient un peu en continuité de l'Hellébore Noire de décembre, puisque, comme cette dernière et même encore plus qu'elle, elle "ne fait rien comme les autres", c'est le moins qu'on puisse dire.

L'histoire des rapports entre l'Homme et le Gui remonte à fort longtemps. PLINE L'ANCIEN, en écrivant son "Historia Naturalis" mentionne déjà l'usage de cette plante chez les druides. L'utilisation médicale, les superstitions et les traditions populaires qui, depuis ces temps reculés n'ont cessé d'accompagner le Gui trouvent certainement une bonne part de leurs origines dans les caractéristiques étonnantes qui avaient suscité la curiosité des anciens. Encore aujourd'hui, le Gui détient bon nombre de "records" dans le monde des végétaux.

Pas plus qu'ailleurs, rien n'est simple dans le monde du Gui, ou plutôt des Guis, car il y en a plusieurs variétés, et même beaucoup. Sans vouloir entrer dans des considérations de classifications botaniques trop érudites, disons que le Gui communément rencontré dans notre région, *Viscum Album*, Album pour "blanc", appartient à la famille des Viscacées, et se divise en trois races de Gui Blanc : *Viscum Album Abietis*, qui vit sur le sapin, *V.A.Pini* sur le pin et *V.A.Album* encore appelé *V.A.Mali* (le pommier). Le Gui du chêne, celui de Panoramix, Ô notre druide, est, en réalité, extrêmement rare : *Viscum Quercus* est classé dans les *V. Album*, et il n'existe en France qu'environ deux cents chênes porteurs, ce nombre fort restreint expliquant en partie sans doute le caractère sacré de ces arbres. Tous les arbres feuillus européens peuvent servir de support au Gui, à la notable exception de *Fagus Sylvatica*, le hêtre commun. Comme le chêne, le bouleau, le noisetier, le noyer, le frêne, l'orme en sont rarement porteurs, et, à l'inverse, les champions de la cohabitation sont le pommier, le robinier et le peuplier noir. Le Gui et ses cousins de la famille des Loranthacées se rencontrent sur tous les continents, sans exception, et il est intéressant de constater que, partout, il a, de très longue date, fait l'objet d'utilisation médicinale.

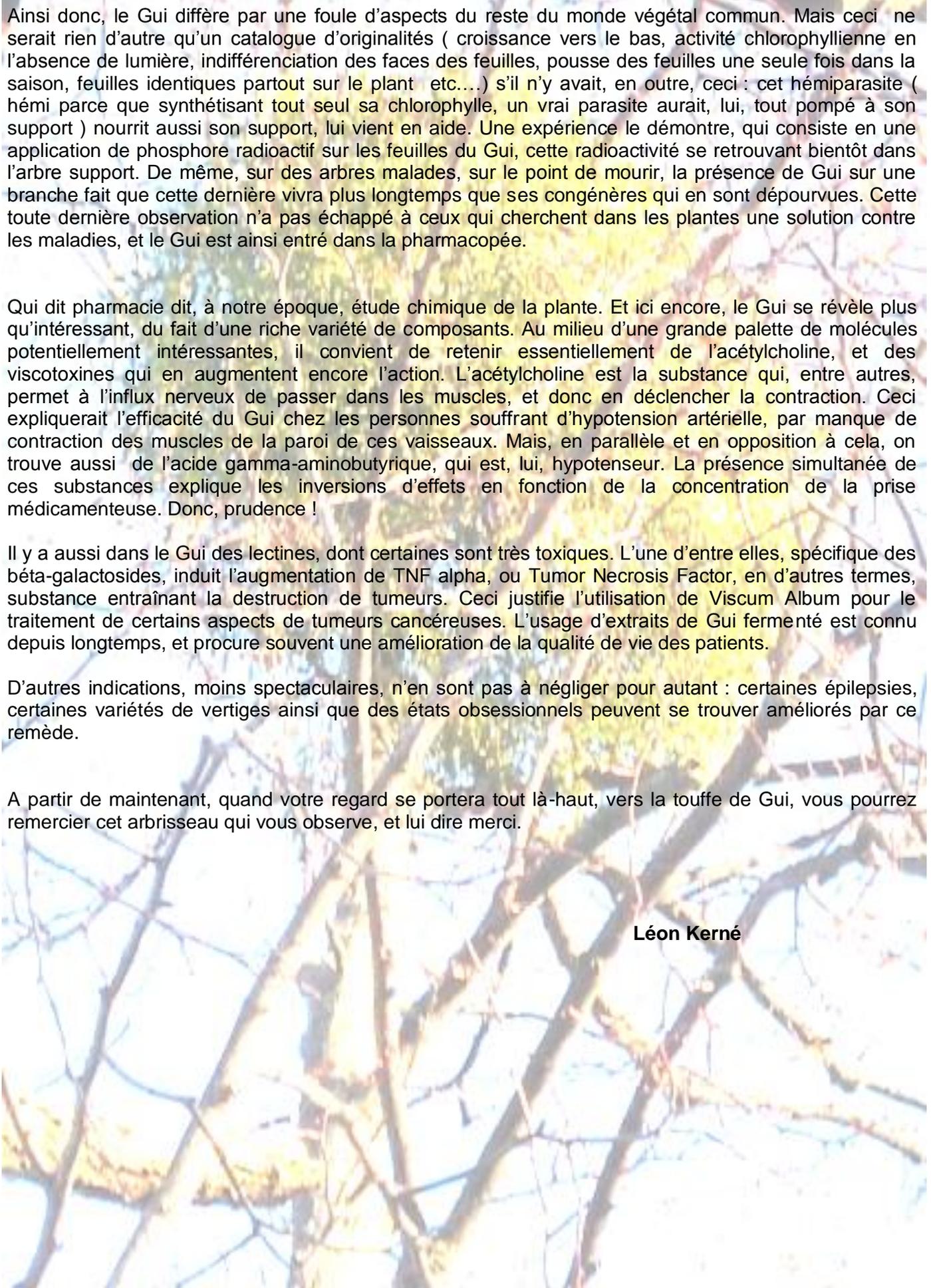
La dispersion de cette plante est uniquement le fait de la propagation des graines par les oiseaux. Les arbres éloignés des gîtes d'oiseaux viscivores ne portent pas de Gui. Les principaux acteurs sont la Grive Draine et la Fauvette à Tête Noire, la Mésange Bleue ne semblant avoir qu'un rôle très marginal dans la propagation de la plante. Ces oiseaux mangent le contenu de la baie en ne touchant pas à la graine proprement dite, celle-ci restant collée à leur bec par la substance visqueuse (*Viscum* !) qui l'entoure (cette substance collante trouve une utilisation dans la fabrication de la glu). Quelques arbres plus loin, l'oiseau se nettoie le bec en le frottant à une branche, et la graine adhère à ce nouveau support. Dans d'autres cas, toute la baie est avalée, graine comprise, mais, la digestion ne durant qu'une dizaine de minutes, la graine est expulsée intacte dans les matières fécales, et reste aussi collée là où elle a été déposée.

Avec une chaleur et une humidité suffisantes, la germination débute, en pleine lumière, ce qui différencie le Gui de la plupart des autres végétaux pour la germination desquels l'obscurité, au contraire, est indispensable (dans le sol). Cette phase se déroule de mi-février à mai. L'embryon croît d'environ cinq millimètres, puis vient chercher le contact avec la branche et s'étale dessus, sécrète une substance poisseuse qui le fait adhérer à l'écorce. A partir de ce support se forme le cône végétatif, sorte de pointe aiguë qui perce de façon mécanique et chimique l'écorce, pénètre dans la profondeur, jusqu'au liber.

Ce crampon pompe par osmose les sels minéraux et l'eau de son hôte. Il reste, malgré l'absence de lumière en cet endroit, constamment vert, du fait de la présence de chlorophylle, phénomène qu'on ne rencontre qu'exceptionnellement chez les autres plantes, la carotte par exemple ; Tout cela ayant demandé plusieurs mois, la plante va entrer en hibernation, solidement ancrée à son arbre. La deuxième année, à partir de cette base, le Gui émet des vaisseaux, parallèlement à la surface et en dessous de celle-ci. Ces vaisseaux vont connaître une croissance continue (jusqu'à trente à quarante mètres chez le sapin) qui reste absolument insensible à l'alternance des saisons, phénomène quasi inconnu dans le reste du monde végétal. Par contre, si cette croissance ignore tout rythme saisonnier, la fonction d'absorption à laquelle elle donne naissance reste, elle, tributaire des cycles annuels.

En parallèle à cette croissance cachée, la plante connaît une expansion aérienne remarquable à bien des points de vue tant au niveau de la tige que des feuilles. La tige va pousser vers le bas, s'éloigner de la lumière, phénomène encore une fois très rare chez les végétaux. Elle se ramifie en deux rameaux et, à cet endroit, apparaît une fleur. La croissance ne s'effectue que dans ces rameaux latéraux, et ne se manifeste plus dans la tige qui leur a donné naissance. Tout ceci aboutit au fait que la plante va prendre une expansion en boule, et jamais ne ressemblera à un arbre. Et pourtant, un plant de Gui, qui peut vivre jusqu'à soixante dix ans, aurait eu tout loisir d'en devenir un beau spécimen ! La feuille n'est pas en reste, question d'originalité : la face supérieure absolument identique à la face inférieure, elle se singularise encore par le fait que, même en l'absence de toute lumière, elle reste totalement verte jusque dans sa profondeur, toute autre plante ayant tendance à pâlir ou se faner dans de telles conditions. Cette activité chlorophyllienne est constante, toute l'année, sans doute en rapport avec sa forte concentration en phosphore qui véhicule les molécules synthétisées sous l'action lumineuse, et en magnésium, substance centrale de la chlorophylle qui stocke les effets de la lumière. A chaque période de croissance, une seule paire de feuilles apparaît sur chaque tige : ceci encore est un trait unique dans le monde végétal. Encore un autre caractère singulier de cette plante : la forme de ses feuilles est identique quelle que soit leur disposition sur le plant, alors que dans tout autre végétal les feuilles sont de moins en moins élaborées plus on se rapproche de la fleur.

Un plant de Gui fleurit à partir de sa quatrième ou cinquième année, au début du printemps, à la division des rameaux... Des fleurs accessoires apparaissent aussi sur les bifurcations précédentes. Chaque plant porte soit des fleurs mâles, soit des fleurs femelles, les sexes étant séparés. La fécondation est le fait de moucheron ou d'abeilles, le Gui étant une plante mellifère. Le fruit apparaît sous la forme d'une baie, à partir d'octobre, et va passer l'hiver sous cette forme.



Ainsi donc, le Gui diffère par une foule d'aspects du reste du monde végétal commun. Mais ceci ne serait rien d'autre qu'un catalogue d'originalités (croissance vers le bas, activité chlorophyllienne en l'absence de lumière, indifférenciation des faces des feuilles, pousse des feuilles une seule fois dans la saison, feuilles identiques partout sur le plant etc....) s'il n'y avait, en outre, ceci : cet hémiparasite (héli parce que synthétisant tout seul sa chlorophylle, un vrai parasite aurait, lui, tout pompé à son support) nourrit aussi son support, lui vient en aide. Une expérience le démontre, qui consiste en une application de phosphore radioactif sur les feuilles du Gui, cette radioactivité se retrouvant bientôt dans l'arbre support. De même, sur des arbres malades, sur le point de mourir, la présence de Gui sur une branche fait que cette dernière vivra plus longtemps que ses congénères qui en sont dépourvues. Cette toute dernière observation n'a pas échappé à ceux qui cherchent dans les plantes une solution contre les maladies, et le Gui est ainsi entré dans la pharmacopée.

Qui dit pharmacie dit, à notre époque, étude chimique de la plante. Et ici encore, le Gui se révèle plus qu'intéressant, du fait d'une riche variété de composants. Au milieu d'une grande palette de molécules potentiellement intéressantes, il convient de retenir essentiellement de l'acétylcholine, et des viscotoxines qui en augmentent encore l'action. L'acétylcholine est la substance qui, entre autres, permet à l'influx nerveux de passer dans les muscles, et donc en déclencher la contraction. Ceci expliquerait l'efficacité du Gui chez les personnes souffrant d'hypotension artérielle, par manque de contraction des muscles de la paroi de ces vaisseaux. Mais, en parallèle et en opposition à cela, on trouve aussi de l'acide gamma-aminobutyrique, qui est, lui, hypotenseur. La présence simultanée de ces substances explique les inversions d'effets en fonction de la concentration de la prise médicamenteuse. Donc, prudence !

Il y a aussi dans le Gui des lectines, dont certaines sont très toxiques. L'une d'entre elles, spécifique des bêta-galactosides, induit l'augmentation de TNF alpha, ou Tumor Necrosis Factor, en d'autres termes, substance entraînant la destruction de tumeurs. Ceci justifie l'utilisation de *Viscum Album* pour le traitement de certains aspects de tumeurs cancéreuses. L'usage d'extraits de Gui fermenté est connu depuis longtemps, et procure souvent une amélioration de la qualité de vie des patients.

D'autres indications, moins spectaculaires, n'en sont pas à négliger pour autant : certaines épilepsies, certaines variétés de vertiges ainsi que des états obsessionnels peuvent se trouver améliorés par ce remède.

A partir de maintenant, quand votre regard se portera tout là-haut, vers la touffe de Gui, vous pourrez remercier cet arbrisseau qui vous observe, et lui dire merci.

Léon Kerné